

NORD-SUD

REVUE LITTÉRAIRE

N° 13 — Mars 1918

**UN NUMÉRO
PAR MOIS**

1 fr.

PIERRE REVERDY	L'image
—	Tradition
MAX JACOB	3 poèmes en prose
PAUL DERMÉE	En cellule
PHILIPPE SOUPAULT	2 poèmes
LOUIS ARAGON	Soifs de l'Ouest
TRISTAN TZARA	Petite ville en Sibérie
GEORGES BRAQUE	Deux hors-texte originaux

NOTES ET EXTRAITS

NORD - SUD

12, rue Cortot -:- Paris (18^e)

Pierre REVERDY, Directeur

DEUXIÈME ANNÉE

Abonnements pour **TROIS MOIS** seulement

A PARTIR DU MOIS DE MARS

Édition ordinaire.	3 fr.
Édition de luxe.	8 fr.

En prévision d'une transformation de la revue, nous avons décidé de n'accepter momentanément que des abonnements de trois mois. Nous reviendrons aux abonnements annuels dès que l'organisation du nouvel exercice sera définitive.

L'IMAGE

L'Image est une création pure de l'esprit.

Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées.

Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte — plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique.

Deux réalités qui n'ont aucun rapport ne peuvent se rapprocher utilement. Il n'y a pas création d'image.

Deux réalités contraires ne se rapprochent pas. Elles s'opposent.

On obtient rarement une force de cette opposition.

Une image n'est pas forte parce qu'elle est **brutale** ou **fantastique** — mais parce que l'association des idées est lointaine et juste.

Le résultat obtenu contrôle immédiatement la justesse de l'association.

L'Analogie est un moyen de création
— C'est une **ressemblance de rapports**;
or de la nature de ces rapports dépend la
force ou la faiblesse de l'image créée.

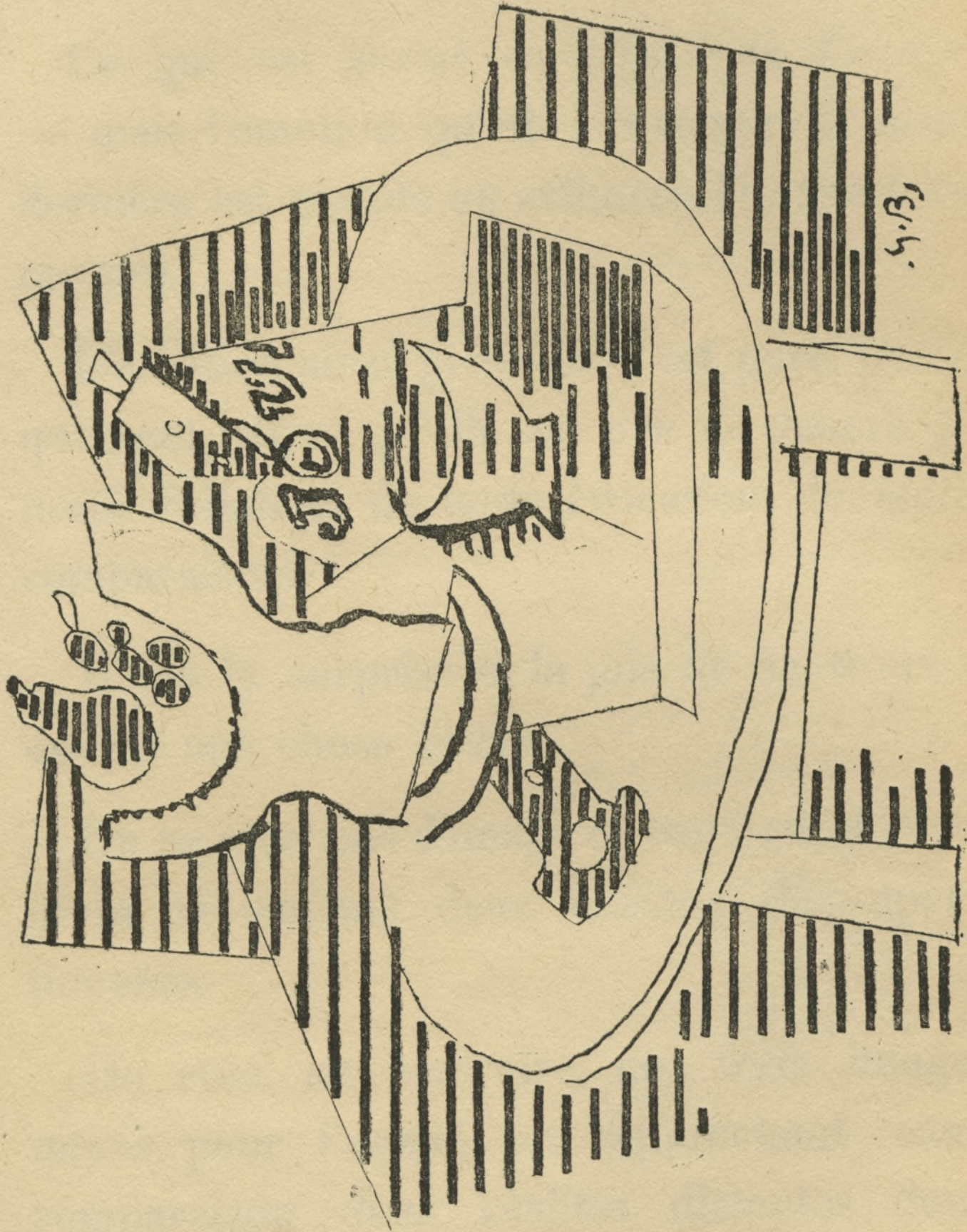
Ce qui est grand ce n'est pas l'image
— mais l'émotion qu'elle provoque ; si cette
dernière est grande on estimera l'image à sa
mesure.

L'émotion ainsi provoquée est pure, poéti-
quement, parce qu'elle est née en dehors de
toute imitation, de toute évocation, de toute
comparaison.

Il y a la surprise et la joie de se trouver
devant une chose neuve.

On ne crée pas d'image en comparant (tou-
jours faiblement) deux réalités dispropor-
tionnées.

On crée, au contraire, une forte image,
neuve pour l'esprit, en rapprochant sans
comparaison deux réalités distantes dont
l'esprit seul a saisi les rapports.



G. BRAQUE

L'esprit doit saisir et goûter sans mélange
une image créée.

*

* *

La création de l'image est donc un moyen
poétique puissant et l'on ne doit pas s'éton-
ner du grand rôle qu'il joue dans une **poésie
de création**.

Pour rester pure cette poésie exige que
tous les moyens concourent à créer une
réalité poétique.

On ne peut y faire intervenir des moyens
d'observation directe qui ne servent qu'à
détruire l'ensemble en détonnant. Ces moyens
ont une autre source et un autre but.

Des moyens d'esthétiques différentes ne
peuvent concourir à une même œuvre.

Il n'y a que la pureté des moyens qui
ordonne la pureté des œuvres.

La pureté de l'esthétique en découle.

PIERRE REVERDY

*

TRADITION

(Notes)

Il s'agit de continuer et non de recommencer.

Imiter un art classique ou tout autre art classé, ce n'est pas rester dans la tradition, mais recommencer inutilement une chose déjà créée.

En admettant même qu'il intervienne quelque talent (*ici c'est plutôt habileté qu'il faudrait écrire*) dans cette imitation, c'est toujours un effort vain et sans profit pour l'art.

Créer grâce à une sensibilité nouvelle, servie par des moyens nouveaux appropriés, des œuvres qui, par leur différence, sont un apport de plus au domaine de l'art c'est rester dans la tradition. C'est le seul effort qui soit utile.

Une sensibilité nouvelle n'est rien en soi si le résultat n'est pas une production neuve.

On reconnaît que des œuvres d'époques différentes sont de même tradition, à certaines qualités communes qui apparaissent malgré la différence de ces œuvres.

La tradition n'est pas un genre ou une forme particuliers mais un niveau déjà obtenu que certaines qualités — communes dans des circonstances données — nous permettent d'atteindre.

DEUX CLAIRS DE LUNE

I

« La lune paraît derrière la montagne : courons voir l'œil du lac s'ouvrir sous sa clarté.

— Il n'y a point de lac ! méfie-toi des jeux de l'astre et du brouillard.

— Voyez l'angle de ces trois arbres gros et plats au bord de l'eau ! Je veux sentir le mystère de leur feuillage. Courons !

— Méfie-toi de la pneumonie.

— Ne sommes-nous pas des anges ?

— Les anges volent et ne courent point. »

II

La concierge disait, en tapant sur sa fille paresseuse, aux voisins venus pour la défendre : « Ma mère tapait sur moi et je n'en suis pas morte. — C'est bien dommage ! dit la fille éplorée. — Voyez comme elle est ! je t'apprendrai à répondre quand on te bat. » Or l'hélice de l'avion croyait purifier le clair de lune en abattant mille démons de l'air inspireurs des péchés.

LA GRANDE POLITIQUE

Un habile économiste qui a écrit plusieurs livres sur l'avenir des nations n'y prévoyait pas la guerre. Un jour il dit à sa maîtresse : « Tiens ! le monsieur de la porte verte est mort. » La maîtresse mit les mains sur le cœur et mourut. M. Polad, un camarade, lui dit : « Et votre amie ? — Elle est morte ! ». M. Polad mit la tête dans les mains et devint fou. Quand l'économiste parle de cette tragédie, son sourire tend à faire croire qu'il est un assassin et non un imbécile.

MAX JACOB

EN CELLULE

Vitre brisée

poing sanglant

Des bouts de papier qu'on déchire

Une voilette

des gants ôtés

le souffle humide

et des lèvres exsangues qui prient

Ces vestiges moulés dans la boue

jusques aux clous

Ils vont parler...

Mais toi et ta gorge tranchée

L'œil regarde quelqu'un dans le coin

Quelle singulière machine que la main

faite pour prendre

Mes empreintes digitales sur ce papier

Le verre éclaboussé

et le couteau de Langres

Ce matin froid est plus aigu que ma sueur

ô mains fiévreuses d'une nuit blanche

Les tiroirs retournés

Que de choses étranges

on accumule au cours des années

L'inconnu vient à petits pas

photos

une enfant délaissée

Midi luira pour l'âme abandonnée

et pour ses paupières tragiques

Rideau qu'on baisse

plus que le souvenir

La paix feutrée

ronfler au soleil

l'auverpin

boire aux lumières

les bars de Saint-Séverin

Goûter enfin l'inépuisable oubli...

Mais ces empreintes sanglantes l'ont trahi

PAUL DERMÉE

MARCHE

Le 17 Février je suis parti

Où

A l'horizon des fumées s'allongaient

J'ai sauté par dessus des livres

Des gens riaient

Mon désir me prend par le bras

Je voudrais repousser les maisons

Aller plus vite

Le vent

Il a bien fallu que je tue mes amis

La nuit ne m'a pas fait tomber

Je me suis enveloppé dans ma joie

Le cri des remorqueurs m'accompagnait

Je ne me suis pas retourné

Il y avait tant de lumières dans la ville sonore

En revenant tout est changé

J'ai cassé mes idées immobiles

Mes souvenirs maculés je les ai vendus

janvier-février

PHILIPPE SOUPAULT

POÈME

**Ils se sont rassemblés
De leurs petits cris qu'entend-on
leurs rires m'éclaboussent**

**Je passe
des mots poisseux s'attachent
et l'ennui m'asphyxie**

**On ne peut pas partir
On traîne tant de choses qu'on croit voir derrière soi
l'encrier bâille sur ma table
un bruit seul a glissé
contre le mur des espoirs rampent
je me pétrifie**

**Où sauter
une crainte s'évapore
Le silence
puis une lettre gluante s'insinue
Il faudrait arracher des nuages
S'en aller**

décembre-janvier

PHILIPPE SOUPAULT

SOIFS DE L'OUEST

Dans ce bar dont la porte
sans cesse bat au vent,
une affiche écarlate
vante un autre savon.
(Dansez, dansez, ma chère,
nous avons des banjos)



qui me donnera seulement à mâcher
le chewing-gum inutile
qui parfume très doucement
l'haleine des filles des villes ?

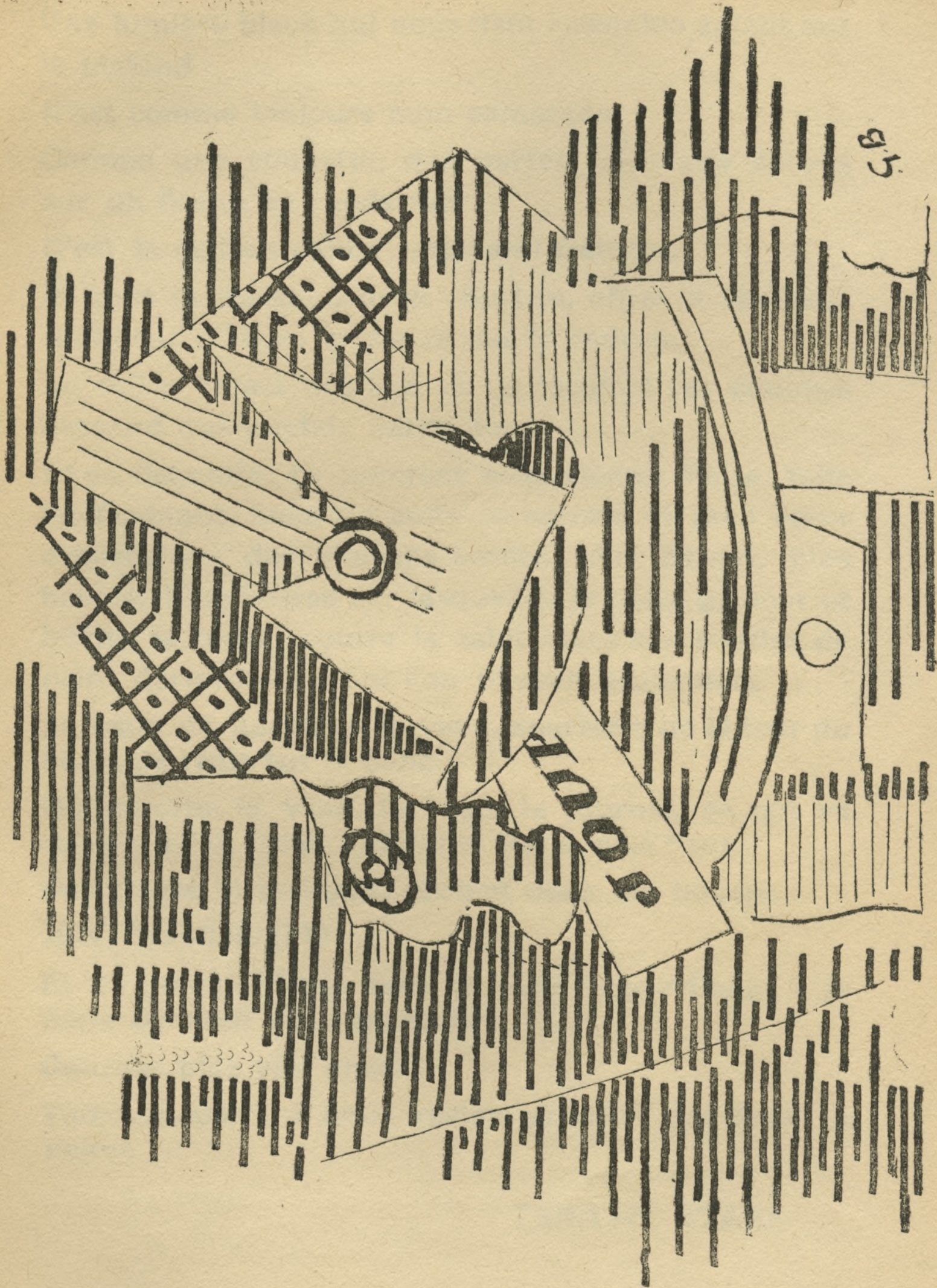


Epices dans l'alcool mesuré par les pailles
et menthes sans raison barbouillant les liqueurs,
il est des amours sans douceurs
dans les docks sans poissons où la barmaid défaille
sous le fallacieux prétexte
que je n'ai pas rasé ma barbe
aux relents douteux d'un gin
que son odorat devine
d'un bar du Massachusetts



Au trente-troisième étage
halluciné des fenêtres,
arrête :
mon cœur est dans le ciel et manque de vertu.
Mais les ascenseurs se suivent
et ne se ressemblent pas,
le groom nègre sourit tout bas
pour ne pas salir ses dents blanches
Ha ! si j'avais mon revolver
pour interrompre la musique
de la chanson polyphonique
des cent machines à écrire !

LOUIS ARAGON



G. BRAQUE

PETITE VILLE EN SIBÉRIE

Une lumière bleue qui nous tient ensemble aplatis sur
le plafond

C'est comme toujours mon camarade.

Comme une étiquette, des portes infernales collées
sur un flacon de médecine

C'est la maison calme; mon ami tremble.

Et puis la danse, lourde courbée, offre la vieillesse
sautillant d'heure en heure sur le cadran.

Le collier intact des lampes de locomotives coupées
descend quelquefois parmi nous

Et se dégonfle; tu nommes cela silence. Boire, toits
en fer-blanc, lueur de boîte de hareng et mon cœur
descend sur des maisons basses, plus basses, plus
hautes, plus basses sur lesquelles je veux galoper et
frotter la main; contre la table dure aux miettes de
pain; dormir, oh oui si l'on pouvait seulement.

Le train de nouveau, le veau, spectacle de la tour du
beau. Je reste sur le banc.

Qu'importe, le veau, le beau, le journal, ce qui va
suivre; il fait froid, j'attends. Parle plus haut.

Des cœurs et des yeux roulent dans ma bouche

EN MARCHE

Et de petits enfants dans le sang, est-ce l'ange ? je
parle de celui qui s'approche.

Courons plus vite encore

Toujours partout nous resterons entre des fenêtres
noires

TRISTAN TZARA

NOTES ET EXTRAITS

De *L'Intransigeant* :

— Les jeunes revues furent toujours les têtes du mouvement littéraire. Voici qu'on veut dénaturer leur rôle, qui est de servir la poésie et les poètes, et qu'on prétend les employer au service d'un certain mouvement pro-germain, dont le chef est inculpé d'intelligence avec l'ennemi.

..... Il (le conférencier) a commis des erreurs et des oublis inattendus. Le *Divan*, qui honore nos morts, s'est vu considérer comme une revue négligeable. Les revues d'art comme *La Presqu'île*, *Sic*, ont été à peine nommées.

Ceux-là ne suivent pas les tendances nettement suspectes d'une certaine catégorie de revues, qui n'ont aucun droit à prétendre représenter notre littérature — la littérature française.

Nous pouvons regretter un peu de n'avoir pas été cités parmi les rares revues dont on a si légèrement parlé à la soirée dont *L'Intransigeant* rend compte. Non pas certes pour la réclame qu'une citation peut faire ; mais parce qu'il nous serait vraiment peu agréable d'être, par confusion, mis du même côté et au même rang que ces revues dont le rôle, le but et l'esprit de ceux qui collaborent nous sont si étrangers.

De la *Vérité* :

Nous avons été invités à nous prononcer contre ce qui est appelé, par certains, la « littérature cubiste ». Pourquoi cette mise en demeure ; et ne conviendrait-il pas plutôt de laisser une littérature qui prétend à être nouvelle manifester elle-même qu'elle est capable d'œuvres viables... ou qu'elle durera ce que durent les roses ? Nous ne saurions trop ici, où la vérité inspire nos efforts, nous élever contre tout misonéisme. Personne — pas même la langue française qui en a vu bien d'autres — n'est en péril parce que de nouvelles formes littéraires nous sont proposées. Tâchons plutôt à juger sans passion ; et, pour vous y inviter, nous reproduisons, du dernier numéro du *Nord-Sud*, que l'on renomme pour l'organe de la « littérature cubiste », ce poème, très discuté, de M. Guillaume Apollinaire :

Suivait : *Océan de Terre*.

Serait-ce l'apaisement ? C'est en tout cas une plus noble attitude, et qu'on avait pas l'habitude de prendre à notre égard. Mais que penser de ceux qui avaient invité à se prononcer contre.....

Ceci nous est une occasion de revenir sur le terme « cubiste » que nous avons à aucun moment revendiqué. Il y a une peinture que l'on a, en effet,

appelée « cubiste » pour des raisons et dans des circonstances que nous n'avons pas à relater aujourd'hui ; mais pourquoi vouloir désigner un art du nom qui désigne déjà un autre art ? Je sais bien que c'est faute d'un terme propre ; et celui-là ce n'est pas à nous de le créer. On ne se baptise pas soi-même. La désignation s'imposera, elle jaillira de la caractéristique de l'art que nous représentons. Mais jusque-là nous trouverons mauvais l'usage que l'on fait, du mot cubiste, à notre intention. Les ignorants marchent à fond de train, les autres sont plus prudents.

Nous nous rattachons à une pure tradition de poésie.

Dans les premières années de notre époque artistique, c'étaient encore les idées et les œuvres des maîtres du mouvement symboliste qui étaient en honneur. Elles ont présidé même à la naissance d'autres arts que la poésie.

Un heureux développement dans les arts plastiques de quelques personnalités qui se sont dégagées et ont repris les traditions pures de ces arts ne peut faire que la poésie d'aujourd'hui soit autre chose qu'un art indépendant dont le développement vient à son heure, parce que le mouvement précédent n'avait pas plus de raison qu'un autre d'épuiser la veine littéraire jusqu'au néant. On ne saurait loyalement nier l'existence des racines parce qu'elles sont plus profondes que d'autres. Au contraire.

P. R.

Est paru

LES ARDOISES DU TOIT

POÈMES INÉDITS

PAR

PIERRE REVERDY

Exemplaire sur Simili-Japon.....	6 fr.
— sur Hollande Van Gelder.....	30 —
— sur vieux Japon Impérial.....	50 —

Edition ornée de reproductions de dessins originaux de

GEORGES BRAQUE

Il va paraître

UNE DEUXIÈME ÉDITION

DE

LA LUCARNE OVALE

Poèmes par PIERRE REVERDY

Petit format in-32 jésus. Prix..... 3 francs.

Envoi franco contre mandat adressé: 12, Rue Cortot (18^e).

BIBLIOGRAPHIE

GUILLAUME APOLLINAIRE.

L'enchanteur pourrissant, luxe, 1909, bois d'André Derain. — *L'Hérésiarque et Cie*, nouvelles, in-18, 1910. — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, in-4°, luxe, 1911, bois de R. Duffy. — *Méditations esthétiques*, les peintres cubistes, in-4, 1912. — *Alcools*, poèmes, 1913. — *Le poète assassiné*, 1916.

MAX JACOB.

La Côte. Recueil de chants celtiques, 1911. — *Saint Matorel*, roman, 1910. — *Les Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel, mortau couvent*, 1912. — *Le siège de Jérusalem*, 1911 — *Le cornet à dés*, 1917.

PIERRE REVERDY.

Poèmes en Prose. Edition de luxe 1915. — *La Lucarne Ovale* (Poèmes), 1916, épuisé. — *Quelques Poèmes*, Plaque 1916. — *Le Voleur de Talan*, roman, 1917. — *Les Ardoises du toit*, poèmes, 1918. — *La Lucarne Ovale*, poèmes 1918, (2^e édition).

PAUL DERMÉE.

Spirales, poèmes 1917.

PHILIPPE SOUPAULT

Aquarium, poèmes, 1917.

DÉPOSITAIRES

Librairies : Monnier, 7, rue de l'Odéon ; Ferreyrol, 3, rue Vavin ; Lutetia, 66, boulevard Raspail ; Crès, 115, boulevard Saint-Germain ; Weill, rue Taitbout ; Boutique verte, rue Notre-Dame-de-Lorette, 34 ; Belnet, 96, boulevard Montparnasse, etc.

Adresser tout ce qui concerne la Revue à
Pierre REVERDY, Directeur, 12, Rue Cortot, Paris (18^e)

Les manuscrits ne sont pas rendus.

ARGUS DE LA PRESSE

Les plus anciens bureaux d'extraits
de presse

37, rue Bergère, Paris (IX^e)

LE COURRIER DE LA PRESSE

LIT TOUT — RENSEIGNE SUR TOUT

Ch. Demogeot, Directeur

21, boulevard Montmartre, Paris (2^e).

Il ne reste plus que quelques rares collections complètes

Les 12 numéros..... 20 francs.

La collection sans le numéro 1..... 10 —

Toute demande de spécimen doit être accompagnée de 80 centimes en timbres poste

DEUXIÈME SÉRIE

Abonnement pour TROIS MOIS

Edition Ordinaire..... 8 francs.

Edition de luxe..... 3 —

Directeur-Gérant : PIERRE REVERDY.

Paris. — Imp. LEVE, rue de Rennes, 71.

Lilly
PQ 2
.N 828
no. 13